

Elle m'a dit oui.

Elle m'a dit oui, oui pour que nous vivions ensemble jusqu'à la fin de nos jours. Mais pas uniquement pour cette raison : en me disant oui, elle me jurerait fidélité jusqu'à la fin. Et si je l'ai demandée en mariage, c'est parce que j'ai toujours très peur qu'on me vole ma femme.

On avait laissé les bagages derrière nous. Je venais de me marier, alors que je n'avais jamais eu la moindre intention de le faire. Et certainement pas avec cette femme. Cette femme, c'était la femme par excellence. Celle avec qui tout le monde voulait être – le genre de femme qui croque la vie à pleine dent, vive, spontanée, mais aussi intelligente, confiante, qui donne du bonheur aux gens, admirative, souriante, riche qui plus est, et cerise sur le gâteau, plus que charmante – la taille mannequin, les yeux bleus, la belle poitrine, les grandes, jambes, la totale. Rien que pour vous énerver. Même les hommes qui n'étaient pas intéressés par la beauté finissaient par se dire que cette femme était extraordinaire et qu'il fallait qu'ils la possèdent.

Par les hasards de la vie, j'ai découvert qu'elle m'avait choisi : j'étais l' élu de son cœur. J'étais le plus heureux des hommes, car je savais au fond de moi que, plus cette femme m'agaçait, plus en réalité je continuais de l'aimer profondément. Je pensais que c'était une femme extraordinaire.

Si extraordinaire que la peur qu'elle ne me soit prise n'a cessé de me tuer depuis la première seconde où elle parla d'un autre homme que moi. Me trouvant minable, j'avais l'impression qu'elle était toujours mieux avec les autres. Qu'elle était avec moi simplement parce que j'étais un gentil garçon, et qu'ainsi je ne la ferai pas souffrir, mais qu'au fond, elle rêvait secrètement de tous les mauvais garçons avec lesquels elle aurait pu sortir, tous les mauvais garçons qui lui auraient fait vivre des émotions fortes, des aventures folles. Chaque fois qu'elle partait au travail, chaque fois qu'elle était de sortie – même avec mes amis proches – tout est un danger imminent avec une telle femme - je sentais mon cœur être transpercé par la lame de mon imaginaire : elle parlait à quelqu'un d'autre, donc elle ne s'intéressait pas à moi. Je n'étais pas l'Autre irréductible pour elle; j'étais simplement ce garçon qui avait eu un

peu de chance, chance qui tournerait bien vite dès qu'un homme plus beau, plus riche, plus éduqué arriverait dans sa vie.

J'avais toujours la certitude inébranlable de voir dans ses yeux le désir pour un autre que moi.

Je m'étais éloigné un moment de ce train. Je venais de me rendre compte que le mariage n'arrangera jamais cela. Cela n'arrangera en aucun cas le sentiment qui me ronge à chaque fois que je la vois parler à un autre – qu'il soit homme ou femme, on ne sait jamais à quoi s'attendre. C'est ça, être jaloux : avoir peur de perdre ce qu'on a. Aussi comprenais-je que, désormais que ma possession était contractuelle, ma jalousie n'en était que renforcée. Tout le monde ne cessait d'y aller de son : « Ah ! Le mariage, on ne sait jamais ! Profitez tant qu'il en est encore temps ! » ; ou encore « on ne sait pas ce que la vie nous réserve » qui ne réussissaient qu'à attiser un peu plus mes convictions sur sa future infidélité.

Je posais mon regard sur le haut des valises qui contenait du matériel de chasse aux papillons. Je me rappelais un exemple clair et évident de ce qui constitue sans doute déjà les prodromes de son infidélité.

Nous étions sur un lac. Je devais m'absenter un moment afin d'aller vérifier le matériel dans la tente. Sans que je m'en aperçoive et pendant que j'avais le dos tourné, un homme s'approcha. Très beau, la peau dorée par le soleil, la pêche, l'expérience de la pêche et du pêcher. Je la voyais regarder cet autre homme – enfin, regarder est un mot très faible – dévorer du regard est plus approprié - pour décrire cette envie lubrique qui la possède lorsqu'elle lorgnait son prochain potentiel mais probable partenaire sexuel. Il s'approcha d'elle, et lui toucha l'épaule. Ce moment dura une éternité. Je la regardais se faire courtiser sous mes yeux, lentement, sûrement, je la voyais séduite. Elle n'avait pas à résister longtemps ; il avait tout pour lui, et elle pouvait enfin me quitter, devant mes yeux, et se gargariserait de ma souffrance, de mon impuissance devant le spectacle d'un désir dont je la privais. Ils s'apprêtaient à pêcher ensemble. Je la voyais déjà tenir fermement ma canne à pêche pour la jeter dans l'eau claire. Je percevais la rivière qui débordait, l'eau était si concentrée, si agitée. Elle remuait au rythme de leurs jeux de séductions, que je voyais désormais langoureux, passionnés, déchaînés. Je regardais de loin, figé, fixé. J'attendais ce

moment; ce moment où je pourrais la prendre en flagrant délit. Ce moment où je pourrai enfin jouir de la vérité prémonitoire que je possédais et qui enfin éclaterait au grand jour de son crime à venir.

Mais assez étonnement, il repartit vite.

Sans doute le kairos de la vengeance n'avait point atteint son paroxysme.

Plus je réfléchis, et plus je me dis qu'en réalité, il n'y a aucune raison logique à ce qu'elle soit avec moi. Il n'y a aucune exclusivité dans notre amour. Ce n'est pas le hasard de la vie qui nous a mis ensemble, mais simplement son stratagème démoniaque de me faire souffrir de toutes ces années durant lesquelles elle n'a jamais été heureuse, où son amour était gâché par moi. Je contemple ce train de bois vernis, ainsi que ses fenêtres aux bordures dorées. Il allait m'emmener vers des destinations où les hommes non seulement de notre pays, mais aussi de notre monde entier me la voleraient. Je m'imagine bien, je serais parti un simple moment, et celui-ci suffirait à créer l'amour, sans doute parmi le plus passionnel et profond que je puisse connaître.

Le scénario est simple. Quelqu'un la bousculerait. Un charmant et sombre inconnu. Pour une raison quelconque, je ne pourrai pas revenir à temps auprès d'elle. Ils continueraient d'échanger ensemble. Ils se délecteraient du paysage. Elle aurait enfin la possibilité d'être avec quelqu'un de plus beau, plus intéressant, plus avenant, plus riche, plus drôle que moi. Elle commencerait simplement la conversation. Une conversation toute légère, sans plus. Mais drôle, très drôle. Elle rigolerait. Lui aussi, avec un faux rire - ils sont prêts à tout pour un peu de sexe. Elle se rendrait compte que cet homme lui plaît bien-, il est bien habillé, qui plus est. Il a une minuscule lueur de lubricité dans son regard, un signe qui lui montre qu'elle prendrait enfin, enfin, un réel plaisir à faire l'amour. Flairant le bon partenaire sexuel, alors, le véritable marivaudage débiterait. La conversation avançant, et cet homme, étant homme, qui ne pourrait jamais résister à cette femme si extraordinaire, d'ailleurs, il ne s'est pas cogné avec elle par hasard, il avait prévu depuis le début de la séduire, et pourquoi pas de fonder une famille avec cette épouse, en quittant femme et enfant, si elle se montrait épouse dévouée, tendre et soumise à son inépuisable désir. Puis, désormais certaine la réciprocité de leurs sentiments, d'un air mi-étonnée mi-offusquée, elle se laisserait prendre la main. Elle trouvait ainsi la merveilleuse occasion de quitter de la prison émotionnelle dans laquelle je l'enfermais; s'épanouir enfin en tant que femme

amoureuse, désireuse, sensuelle. Elle lui offrirait tout : ses pensées, son amour, son désir, son corps. Tout ce qu'elle m'offrait avec regret, répugnance et dégoût, faute de n'avoir jamais trouvé l'homme qui lui conviendrait.

Et si elle avait accepté ce mariage dans le but le plus pervers et narcissique de bafouer notre union de la plus outrecuidante et irrévérencieuse manière ? Me tromper dans notre lit nuptial, avec un autre que moi. Elle m'attendrait. Elle m'attendrait pour me dire : « tout ce temps, j'ai été aveugle : tu n'as jamais été digne de moi... je peux enfin être heureuse sans toi ». Pour la première fois, elle jouirait. Devant moi. Avec un autre. Le sourire aux lèvres et la bave aux dents.

« Chérie ! Que se passe-t-il ? Tu as l'air toujours pataud ». Je n'ose plus la regarder. C'était trop. Ce spectacle était trop. Elle était de trop.

Dans un énième mensonge, elle m'assure pourtant : « tu as toujours été un peu possessif, il faut le reconnaître. Je savais qu'avec toi je ne pouvais plus faire ce que je voulais. Mais c'était pour un bien plus grand : être amoureuse de toi ».

Une larme coula de mes joues.

Avant de partir, je lui remis ma bague.